

J'ai vu...



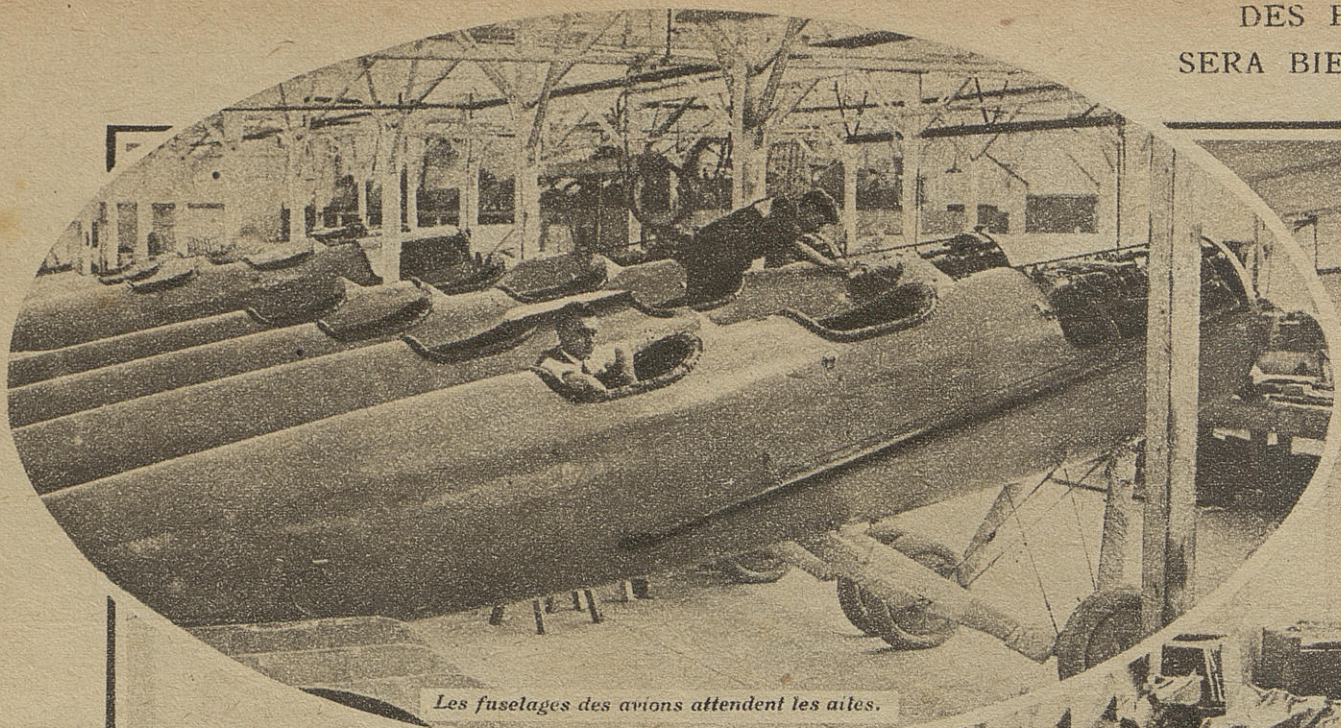
LES FRANÇAIS EN ORIENT
Marins hissant un canon
dans un fort des Échelles du Levant.

FOP. 47

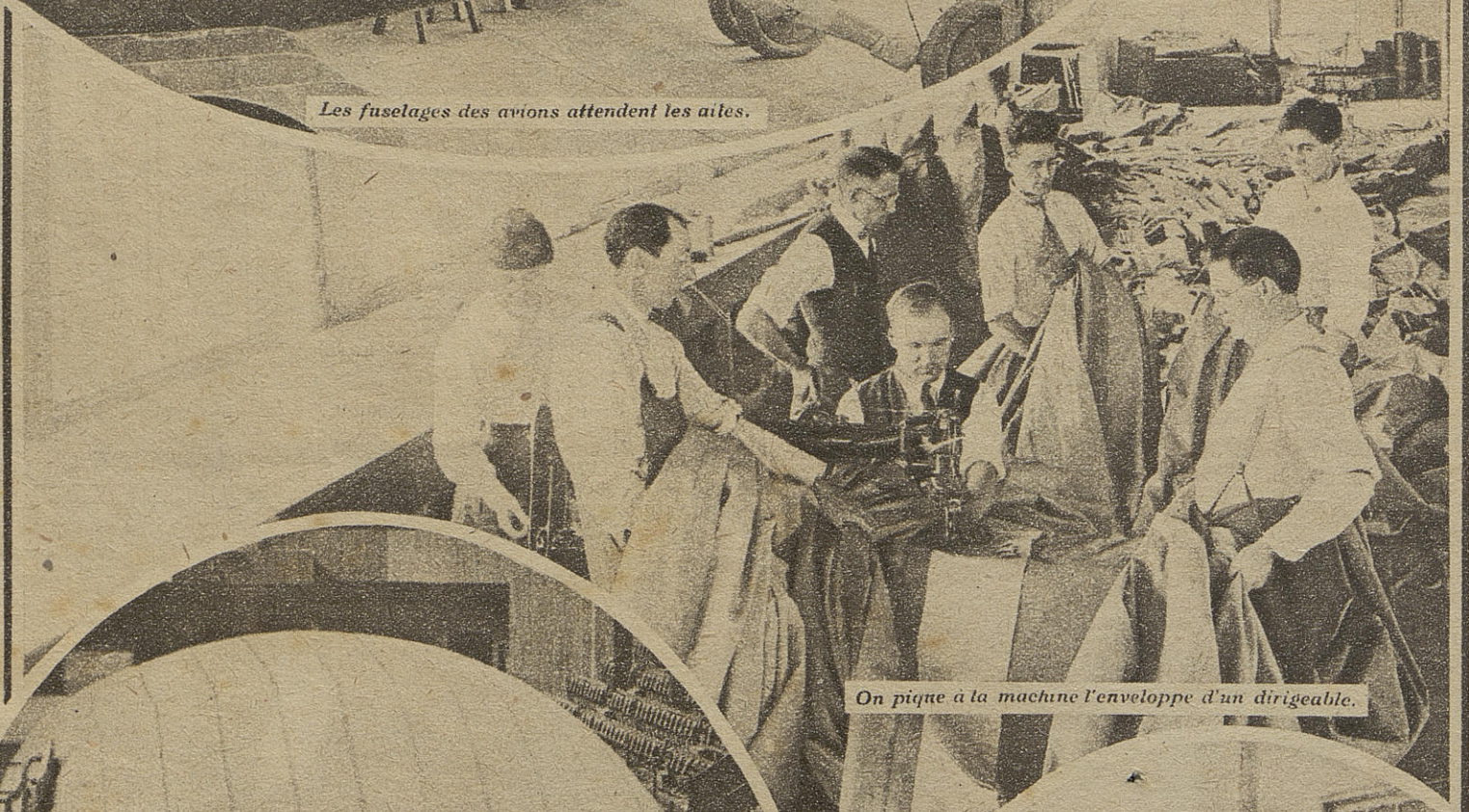
11

J'ai vu.

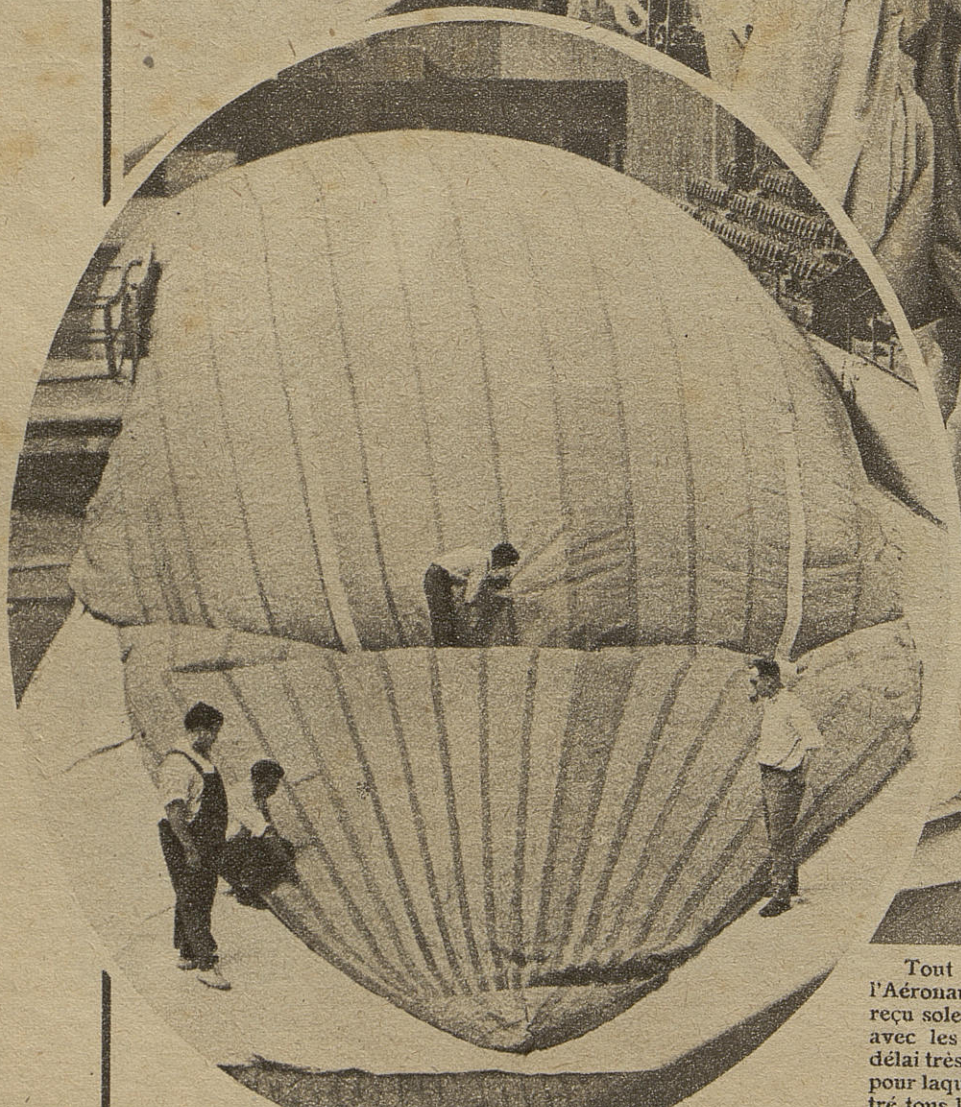
LA FLOTTE AÉRIENNE
DES ETATS-UNIS
SERA BIENTOT PRÊTE



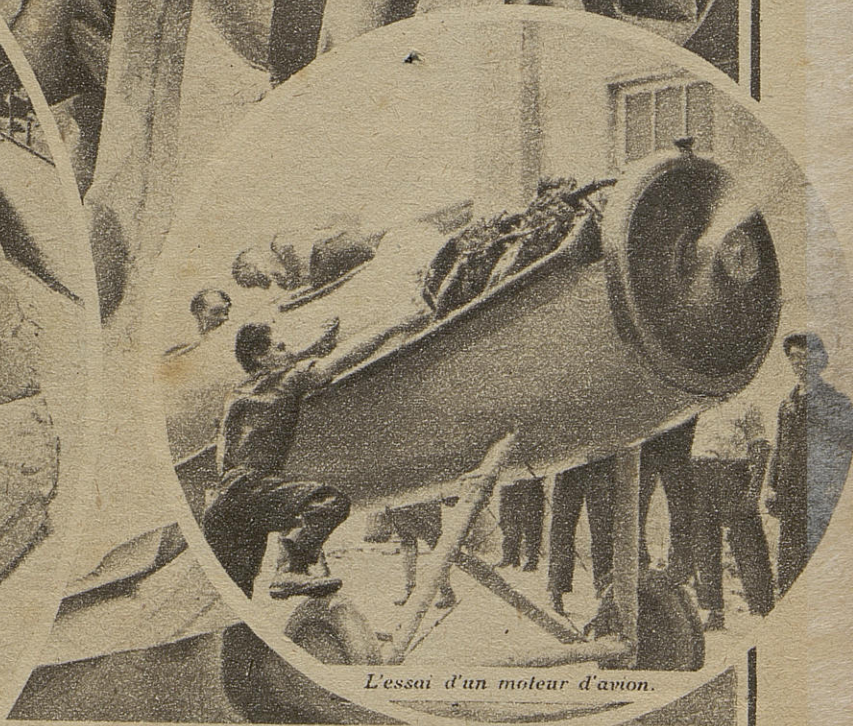
Les fuselages des avions attendent les ailes.



On pique à la machine l'enveloppe d'un dirigeable.



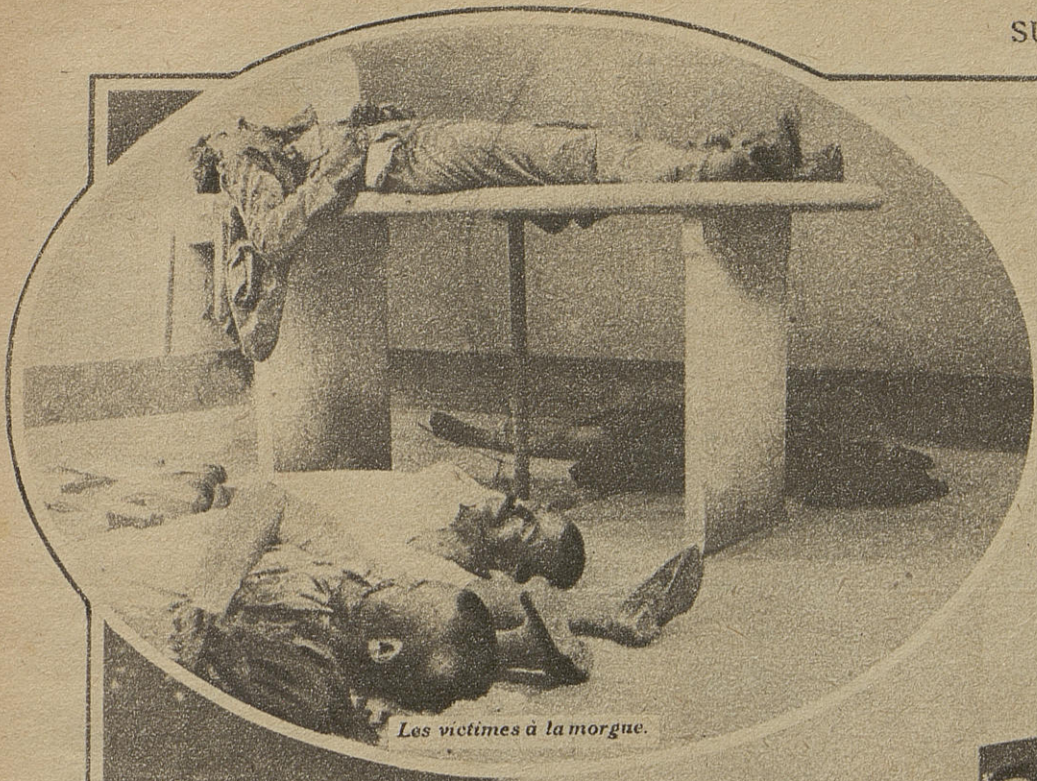
On gonfle d'air l'enveloppe d'un dirigeable pour vérifier les coutures.



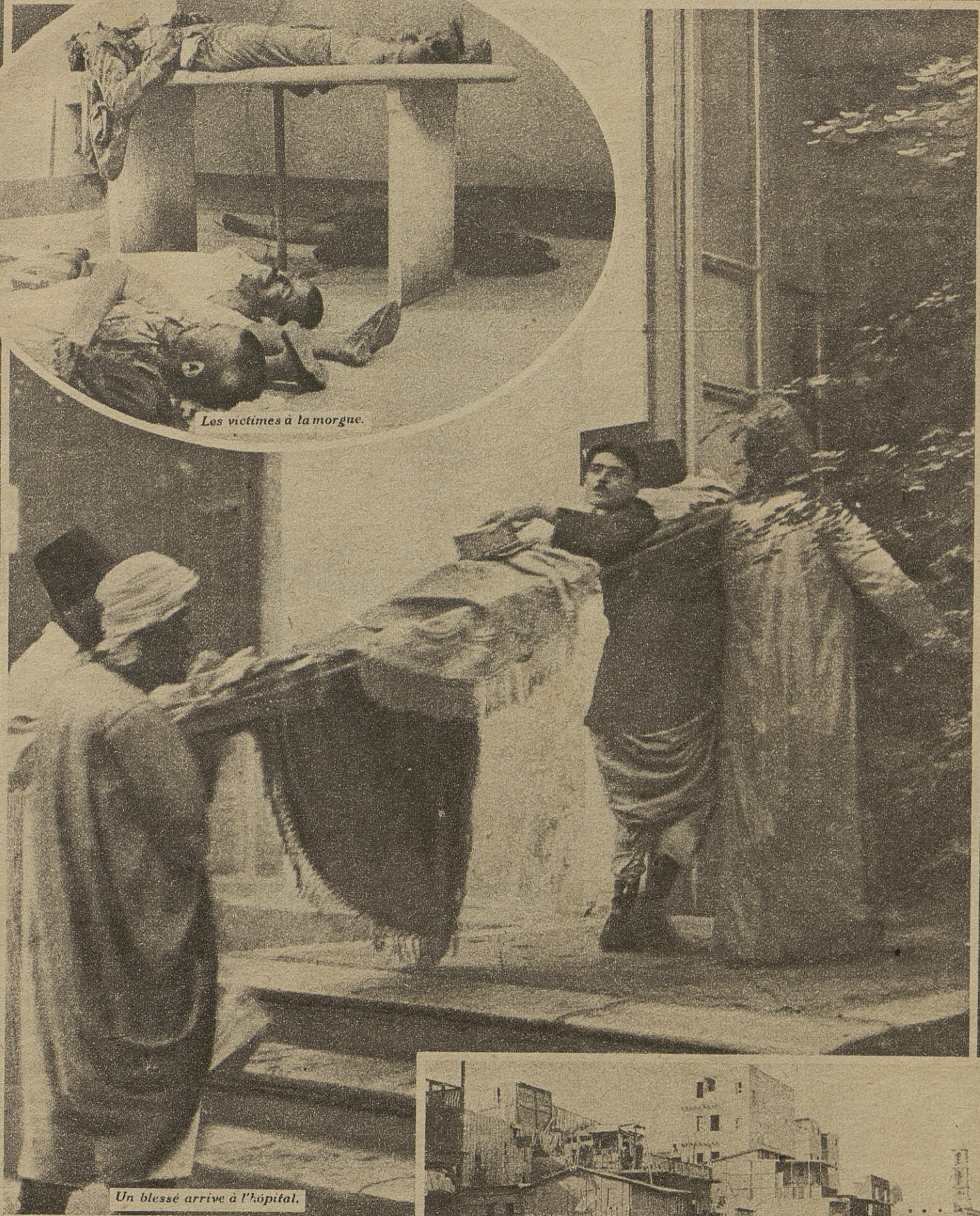
L'essai d'un moteur d'avion.

Tout dernièrement, le lieutenant-colonel Mitchell, chef de l'Aéronautique militaire des Etats-Unis en mission en France, a été reçu solennellement à l'Aéro-Club de France. Il est venu s'entendre avec les chefs de notre flotte aérienne et leur promettre, pour un délai très rapproché, la coopération de la flotte aérienne américaine, pour laquelle, nos lecteurs le savent, nos nouveaux alliés ont concentré tous leurs efforts et travaillent nuit et jour. L'heure est proche où des milliers d'avions transatlantiques iront bien au-delà des frontières porter la terreur au sein même des empires centraux.

J'ai vu. APRÈS UN RAID D'AVIONS ALLEMANDS
SUR UNE VILLE DU LIBAN



Les victimes à la morgue.



Un blessé arrive à l'hôpital.

« Die Wochenschau », un des plus grands illustrés allemands, reproduisait récemment un dessin représentant Jérusalem bombardé par un avion anglais. Nos ennemis voudraient persuader au monde que les alliés s'en prennent maintenant aux Lieux-Saints, eux les destructeurs de la cathédrale de Reims. D'ailleurs, les populations chrétiennes du Liban savent à quoi s'en tenir elles qui servent de cibles aux avions turco-boches. Ces photographies ont été prises après un raid au-dessus de l'une de ces paisibles villes maronites où tout ce qui est allemand est désormais voué à l'exécration.



La foule des indigènes devant l'hôpital.

DU SANG DANS LA MER ⁽¹⁾

Roman inédit, par GÉRARD BAUER

« Elle n'a point réussi. Aujourd'hui, où je ne puis plus rien pour lui, j'ai honte de moi et je souffre, je souffre d'une façon terrible. Je regrette qu'il soit parti et j'appréhende d'une façon terrible qu'il revienne. Que lui dirai-je? Une fois déjà j'ai essayé de lui avouer ce que je viens de vous avouer à vous-même. Sa simplicité, son extrême douceur, la joie répandue dans ses yeux, tout ce qui se lisait, enfin, de confiance totale sur son visage m'ont empêché cette confession. Que dois-je faire, Monsieur, j'ai tout dit. Répondez-moi. »

Elle s'était tue, mais continuait de fixer son interlocuteur.

Rolls avait écouté, toujours immobile, cette longue suite d'aveux pénibles. A présent, il réfléchissait; il évoquait son ami, son meilleur ami, si confiant en effet, et si simple, et si doux.

— Maria Lesser... C'est votre nom ? demanda-t-il.

— Non...

— Vos origines ?

— Mon père est Allemand ; mais je suis née à la frontière russo-allemande d'une mère russe, séduite puis abandonnée.

— Et vous-même, plus tard ?

— Une aventure semblable. L'exemple des misères devraient vous en préserver. Je n'ai pas su pourtant éviter le sort humiliant et douloureux de celle qui me donna le jour.

— Ah !... je vous plains, Madame...

Où frappa à la porte de la chambre. Un infirmier venait s'enquérir si le blessé n'avait besoin d'aucune aide. Il prévint que le docteur ferait un lavage de la plaie une demi-heure plus tard.

L'infirmier parti, Rolls continua.

(1) Voici le résumé des précédents chapitres de ce roman que nous avons commencé dans notre numéro du 31 mars (n° 124). — Un sous-marin allemand, l'U-24, rentre à Kiel après une croisière au cours de laquelle il a coulé cinq navires alliés. Parmi ceux qui assistent au retour de l'U-24 et de son commandant, le capitaine von Hartig, d'origine prussienne, se trouve le lieutenant de vaisseau Levinski, d'origine polonaise, embarqué à bord du cuirassé Brunswick. Quelques jours après, Levinski, nommé second à bord du sous-marin U-51, se rencontre avec son nouveau chef, von Hartig, pour qui il éprouve une vive antipathie. Avant de rejoindre son poste, Levinski se rend à Hambourg en compagnie d'une jeune femme qu'il aime, Maria Lesser. De retour à Kiel, Levinski, en même temps qu'il reçoit l'ordre de se tenir prêt à embarquer, apprend la nouvelle d'une grande bataille navale qui serait une victoire pour la flotte allemande; il s'en va à l'hôpital où un de ses amis, Rolls, blessé dans le combat, vient d'être admis. Après sa visite il reçoit l'ordre d'embarquer immédiatement à bord de l'U-51, qui de Kiel part en croisière. Le voici prenant possession de son nouveau poste sous les ordres de von Hartig. Après avoir expliqué à son second les buts de leur croisière, von Hartig lui recommande d'accomplir son devoir d'officier sans faiblir et de bannir toute sentimentalité. Les premières heures à bord s'écoulent sans d'autres incidents que la réception d'un ordre par T. S. F. enjoignant de couler tous les navires neutres ou non. Levinski écrit à son amie Maria Lesser. Celle-ci va voir à l'hôpital un officier blessé, ami intime de Levinski, et dans une confession émouvante lui avoue qu'elle est un agent indicateur, et que chargée d'espionner les officiers, elle a causé l'embarquement de Levinski à bord du sous-marin.

— Je vous plains Madame Je ne vous blâme pas. Ce n'est ni dans mon rôle, ni dans ma nature. Je voudrais le bonheur de mon ami et le vôtre; et les quelques conseils que je vais vous donner seront tous inspirés par ce désir.

« Il faut rompre avec votre passé de la

Maria Lesser, pour la première fois depuis cet entretien, avait clos ses paupières. Elle les rouvrit bientôt: son regard était décidé et toute son expression était énergique et fière.

— Je l'aurai, répondit-elle. Je vous remercie, monsieur.

Elle partit. Quand elle fut disparue Rolls pensa :

— Cette femme-là aime vraiment.

CHAPITRE IV

JOURNAL DE LEVINSKI

En mer, près des côtes de Bretagne.

« Le voyage se poursuit dans une monotonie que je bénis. Ce que je redoute, c'est l'acte de guerre. Il n'a pas encore eu lieu; nous n'avons ni menacé, ni traqué, ni coulé aucun bateau sans défense. Dieu veuille que nous poursuivions ainsi une course exempte d'événements douloureux.

« Les hommes embarqués avec nous ont l'air de braves gens, courageux, dévoués, obéissants. La plupart sont peu intelligents; mais qu'ont-ils besoin d'intelligence? Dans un cadre si étroit, dans une mission si précise, l'initiative individuelle, la personnalité sont plus nuisibles qu'utiles. Que leur demande-t-on? La connaissance de leur métier, une stricte obéissance et surtout pas de jugement. Ils forment les rouages d'une machine méticuleuse; il leur suffit de travailler là où leur travail est nécessaire. Le reste ne les regarde point. C'est une vérité humiliante que les nations fortes sont médiocres dans leurs individus: telle l'Allemagne. Il ne faut pas trop d'intelligences ni trop de chefs: il en faut quelques-uns et c'est tout. Le reste doit se contenter d'obéir.

« Si Hartig lisait ces lignes, il serait plein d'orgueil. Ce que j'écris là, il le pense à coup sûr: c'est dans la forme de son esprit. Il est des fois, ainsi, où je suis obligé de reconnaître qu'il a raison, où je ressens la puissance, la vérité absolue de quelques-unes de ses théories. Mais cette claire vérité m'est odieuse. Je lui préfère mon idéologie mêlée de rêves ou la révolte de mon cher Rolls.

« Je ne puis accepter la conception d'une humanité brutale, défendant son existence par le fer et par le feu et ployée sous les coups d'une fatalité impitoyable. Sans doute ai-je tort. Mais je veux persister à me tromper; j'aime mon erreur et d'autres hommes viendront après moi qui continueront à lutter contre la conception d'une nature fatale, qui seront doux et bienveillants et qui croiront plus à la puissance de l'amour qu'aux vertus de la force... Je puis disparaître... D'autres êtres naîtront qui seront, comme moi, révoltés contre les conditions humaines, qui, comme moi, relèveront fièrement la tête et voudront



Hartig était droit devant les appareils: « Nous sommes pris à l'avant » dit-il.

manière la plus absolue, la plus brutale, la plus nette. Vous donnerez votre démission aux gens qui vous emploient. Vous vous séparerez de tout ce qui ne vous est point d'une grande utilité et vous partirez pour une ville lointaine ou pour la campagne. Là, vous vous engagerez à quelque tâche rude. Vous vivrez parmi les pauvres et les gens simples. Vous reconforterez les mères inquiètes et les veuves; vous aiderez les mutilés; vous emploierez toutes vos énergies à soulager les douleurs, à apaiser les haines. Et vous oublierez bientôt votre condition passée et ce que vous avez pu faire qui n'était point noble et charitable. Vous vous efforcerez ainsi, durant toute la guerre, de racheter vos fautes. La guerre finie vous serez digne de qui vous aime. D'ici là je lui aurai appris qu'il ne vous a perdue que pour mieux vous retrouver plus tard... Si vous vous sentez le courage d'accomplir ce que je vous propose, je serai votre auxiliaire dévoué et j'essaierai de vous rendre votre bonheur enfié. Avez-vous cette résolution et cette force? »

espérer malgré tout, et espéreront malgré qu'il n'y ait pas d'espoir.

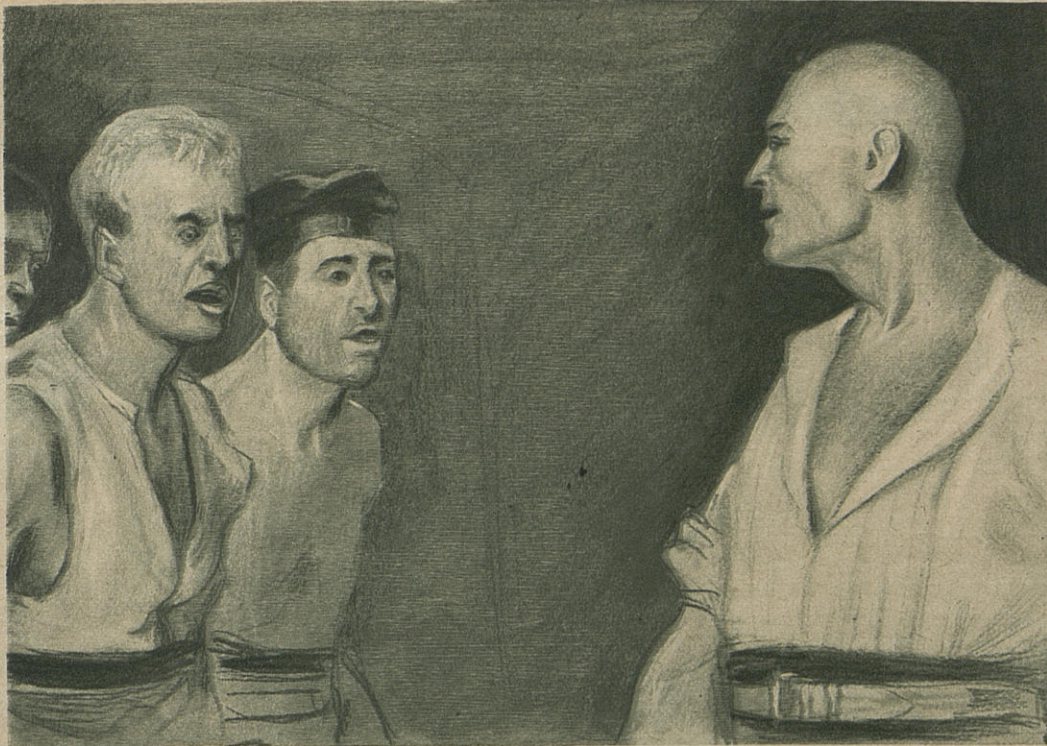
« Je puis disparaître... J'écris ces mots, ma chère Maria, tout naturellement parce que notre état présent doit nous faire envisager la mort comme une visiteuse prochaine. Un jour, tout à l'heure peut-être, elle frappera à la coque de notre navire. Elle frappera impérieusement. Nous entendrons résonner les quatre coups par lesquels elle nous invitera à lui ouvrir — quatre coups, comme au début de cette cinquième symphonie que vous aimez. Quatre coups, puis quatre autres, puis d'autres encore jusqu'à temps que nous lui ayons ouvert. Ce ne sera pas trop long, j'espère. Si cela ne dépend que de moi je ferai tout pour qu'elle entre, je ne la redoute plus.

« J'y ai bien réfléchi depuis ces quatre jours que nous sommes en mer. Savez-vous qu'elle nous environne, que nous vivons dans son domaine, que nous sommes déjà chez elle? Songez-y; en ce moment même où je vous écris nous sommes sous l'eau. Moins huit mètres (— 8 M.) doit indiquer l'aiguille du manomètre de plongée. L'eau enveloppe notre habitation de toutes parts, prête à nous saisir à la moindre faiblesse. Qui nous maintient en vie? Un organisme frêle dont j'entends, de ma chambre, les battements comme un grand cœur. Mais que cette vie artificielle et mécanique s'arrête, et la nôtre est suspendue du coup... Que nous plongeons dans ces abîmes marins — et qui viendra nous y chercher si notre abri n'est pas tout de suite écrasé sous le poids des eaux?... Alors ce sera la fin; mais la fin de ce monde-ci qui ne vaut pas l'autre... Car là j'espère aussi peut-être contre toute espérance — j'espère en un monde meilleur dont la mort est le guide muet. Il y a, au dernier acte d'*Intrigue et amour*, de l'ardent Schiller, une évocation qui nourrit mon illusion et berce ma croyance. J'aime à me la rappeler. Il dit de la mort: « Il n'y a qu'un pécheur dans ses gémissements qui ait pu appeler la mort un squelette. C'est un doux et aimable enfant au visage rose comme le Dieu de l'amour, mais moins trompeur; un génie silencieux et secourable qui offre son bras à l'âme fatiguée du pèlerin, qui la fait monter sur les degrés du Temps, lui ouvre le magique palais de l'éternelle splendeur, lui fait un signe amical et disparaît. »

« C'est ainsi que je la vois: et telle quelle elle ne m'inspire pas de peur. Je me laisserai conduire par la main sans résistance. Un seul regret me traversera, celui de ne pas vous avoir mieux connue, Maria, de n'avoir pas été votre compagnon fidèle, aimant, dévoué. Mais peut-être la vie sera-t-elle clémente et me permettra-t-elle de réaliser mon plus cher désir.

« Nous avons passé ce matin au large d'Ouessant qui est une île abrupte, hérissée de grands rochers et l'un des endroits les plus pittoresques et les plus tragiques de la côte de France.

La route marine y est hérissée de récifs à fleur d'eau, de rochers invisibles qui



Chacun à son poste n'est pas

éventrent les bateaux et les abîment. Une de nos unités sous-marines a péri dans ces parages il n'y a pas longtemps. Sa coque s'est déchirée sur ces pierres sournoises et coupantes tandis qu'il s'efforçait de poursuivre un grand cargo. Nous avons toujours trois ou quatre des nôtres qui veillent et montent la garde alentour du chenal du Four; puis passé le goulet de Brest, vers Camaret, quatre nouvelles sentinelles se relaient et cherchent à atteindre l'ennemi. Il y faut de la perspicacité et tout à la fois de la prudence et de l'audace. Chaque soir lorsque la nuit tombe, des convois ennemis partent pour le large escortés de dragueurs, de patrouilleurs et de chaloupes armées. Dans le ciel, deux de ces gros ballons qu'on nomme saucisses et deux couples d'hydravions forment autant d'yeux tournés vers la mer. Que dans la transparence des eaux paraisse un sous-marin, ces oiseaux lancent des œufs de flamme et de feu. Malédiction! Le long de cette côte si belle nous avons repris la torche des mains des anciens naufrageurs et nous nous efforçons de précipiter dans la nuit de la mer d'innocentes victimes. Un vent de guerre et de mort souffle de baies en baies. Ce site sauvage devient angoissant. Pourtant, n'est-il pas un pays de légende, le pays d'Yseult et de Tristan et du plus beau conte d'amour? C'est là, sur ces rochers de Penmarck, semblables aux têtes de chevaux géants, barbues d'écume, que Tristan se faisait hisser pour voir surgir plus tôt de l'horizon le navire qui portait la blonde Yseult; c'est sur cette mer qu'ils burent le breuvage merveilleux... Qu'y faisons-nous? Et la fatalité nous doit-elle endormir, amie que je chéris, comme elle anéantit les divins amants?

« Chaque soir, à l'heure du repos, je monte sur le pont. Nous n'avons plus le loisir de nous y asseoir, car depuis que nous sommes sur une route passante, tout impose la prudence; mais les quelques moments que je passe là, la tête tournée vers le large, je pense à vous.

« Il me semble, dans cet instant, que notre bateau marche moins vite, qu'il a ralenti sa course. Le bruit des moteurs devient en effet plus lent. Hartig a-t-il aperçu, du kiosque au périscope, quelque proie bonne à saisir? Je suis heureux de ne pas être là, de n'avoir rien à commander dans cette affaire. J'entends maintenant qu'on se remue davantage dans la chambre centrale. Dans quelques instants sans doute nous

allons remonter en surface, imposer à quelque navire de s'arrêter, le couler à coups de canon ou bien lui envoyer une torpille au flanc... Si Hartig ne me demande pas, je vais rester ici, continuer à vous écrire.

« Cependant il me semble qu'il vient de gagner sa chambre. Oui, c'est lui. Il est là, tout à côté de moi. Et qu'y fait-il? Pourquoi n'est-il pas à son poste. Il a frappé à ma porte...

« Je reprends ces lignes interrompues. Hartig a frappé à ma porte. J'ai dit:

« — Entrez!

« Il est un peu plus pâle que d'ha-

bitude. Il m'a ordonné:

« — Venez avec moi. Nous sommes pris.

« — Un filet?

« — Oui.

« — Une seconde, je viens.

« Cette seconde je l'ai demandée pour tracer ces quelques mots. Ce sont les derniers peut-être. Adieu Maria ».

CHAPITRE V

Dans la chambre des commandes Hartig était droit devant les appareils et parlant au timonier.

— Nous sommes pris à l'avant.

— Oui mon commandant.

— Et vous croyez que nous sommes enfoncés profondément.

— Plus de trois mètres.

— Alors ils ont dû le sentir là-haut?

— Certes, mon commandant. Les deux chaluts ont dû donner de la bande.

— Bien. Le dangereux est qu'ils virent et nous entourent.

Trois têtes de marins étaient apparues soudainement, anxieuses, penchées en dehors de la chambre des moteurs. Hartig les vit et ordonna d'une voix impérative:

— Chacun à son poste, n'est-ce pas, et qu'il n'en bouge qu'aux ordres. Je ne le dirai qu'une fois.

Les têtes disparurent... Levinski se tenait immobile à côté du timonier. Hartig le prit à part.

— Nous allons d'abord essayer de nous tirer de ces mailles sans trop de risques. Ou c'est un filet fixe et comme nous ne sommes pas très engagés nous nous dégagerons avant qu'ils aient eu le temps de venir à l'appel de la sonnerie (1), ou c'est un filet de dragueurs et nous devons agir plus vite pour ne pas être encerclés.

Si nous n'y réussissons pas par une manœuvre de recul, nous essaierons autrement, de façon plus brutale mais plus dangereuse. Il se plaça devant les manettes qui transmettaient les ordres à tous les organismes du bateau.

(A suivre.)

GÉRARD BAURE.

(1) Quelques filets fixes comportent des signaux électriques avertisseurs, ce qui permet de diriger rapidement et efficacement les patrouilles.
N. de l'A.

J'ai vu

A LA GLOIRE DE DORME



La visite du général Joffre



Décoré par M. Poincaré.



A bord du "Père Dorme"



Son dernier portrait.

La Guerre Aérienne Illustrée de cette semaine consacre un numéro spécial au héros disparu, Dorme, tué en combat aérien le 25 mai. Les plus hautes notabilités de l'aviation ont tenu à donner leur opinion sur cet as. C'est ainsi qu'on trouvera dans cette série l'hommage suprême rendu par M. Daniel Vincent, sous-secrétaire d'Etat de l'Aéronautique; les commandants du Penty, directeur de l'Aviation au

G. Q. G.; Brocard, ancien chef de l'escadrille des Cigognes; Leclerc, chef du service aéronautique du C. R. P.; les capitaines Guynemer, l'as des as; Auger, (tué), les lieutenants de La Tour, Partridge, bombardier; les sous-lieutenants Nungesser, l'as aux 29 Boches, Tarascon, Viallet; les adjudants Jaller, Vitalis, Larrouil, as du réglage, et en outre une étude sur la carrière de l'as disparu, par Jacques Mortane.

BAIN DE PIEDS JAPONAIS
Rougeurs. Irritation. Sueur. Mauvaise odeur.
30c
Pharmacie Parisienne, Toulouse & Principales Pharmacies

FORCES INCONNUES
Avec la **RAYONNANTE**, expédiée à l'essai, vous pouvez soumettre une personne à votre volonté, même à distance. Dem. à M. STEFAN, 92, Bd St-Marcel, Paris son livre N° 66. GRATIS.



La collection de notre pathétique roman cinématographique adapté par Guy de Téramond **RAVENGAR** est en vente dans les bureaux de l'Édition Française Illustrée, 30, rue de Provence, Paris. Envoi franco contre un mandat de 2 fr. 90.

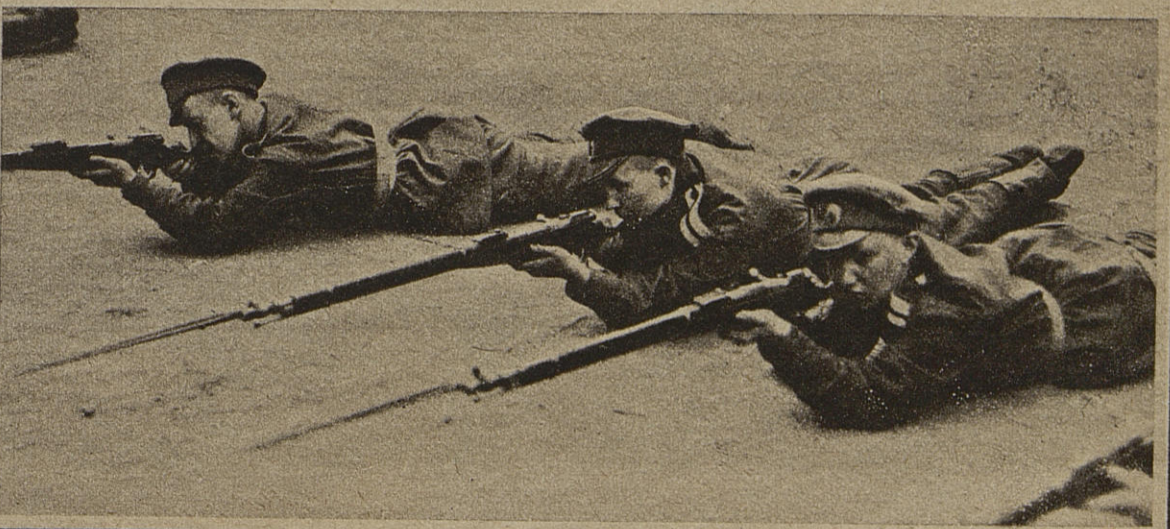
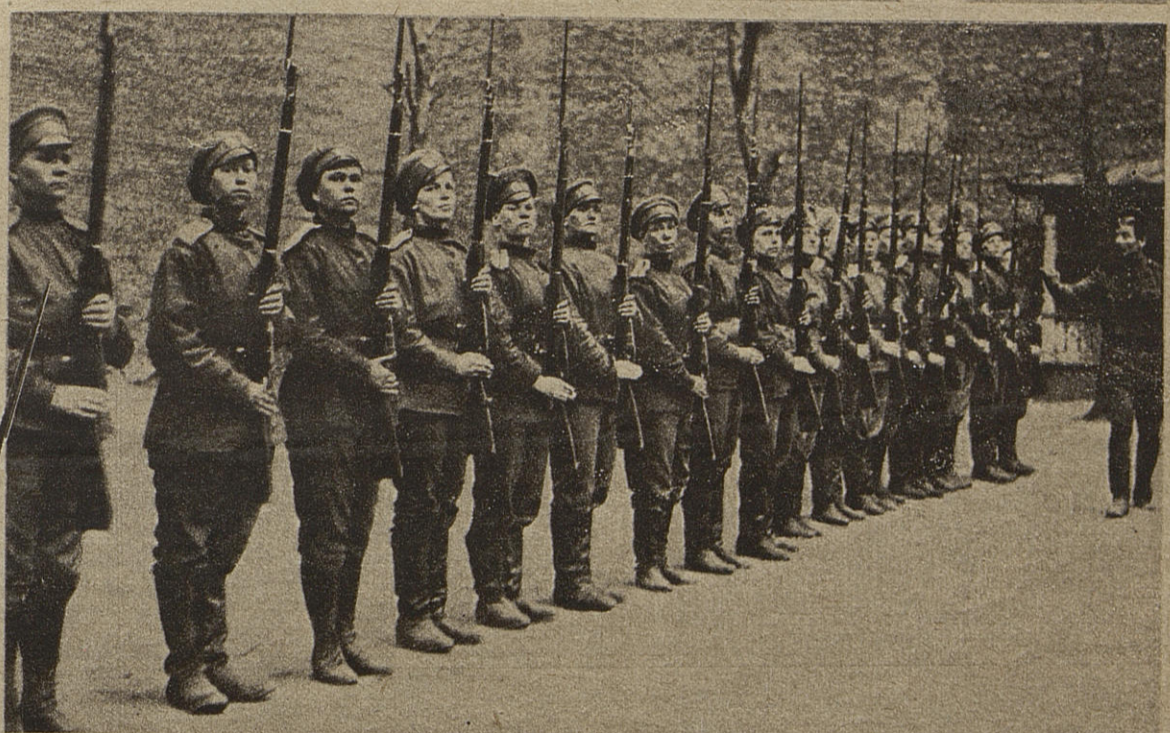
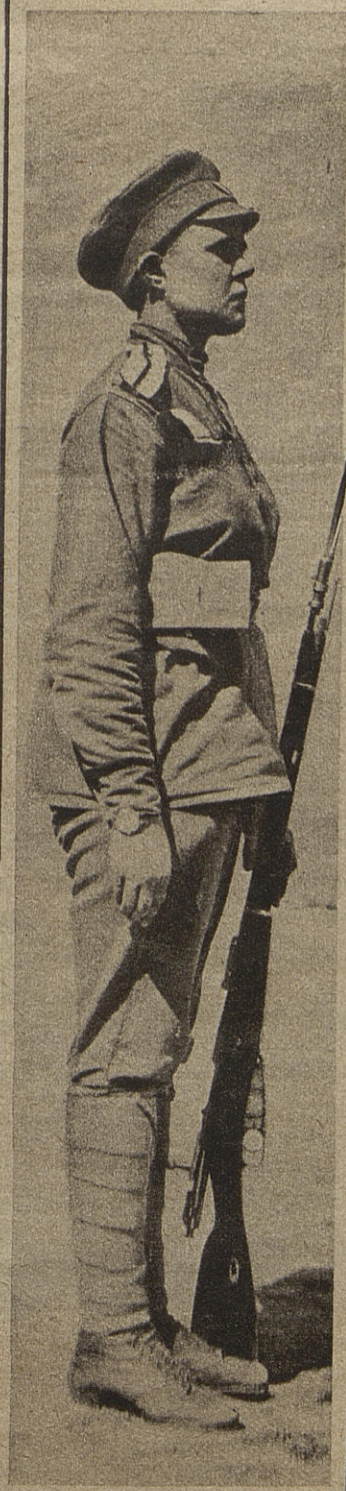
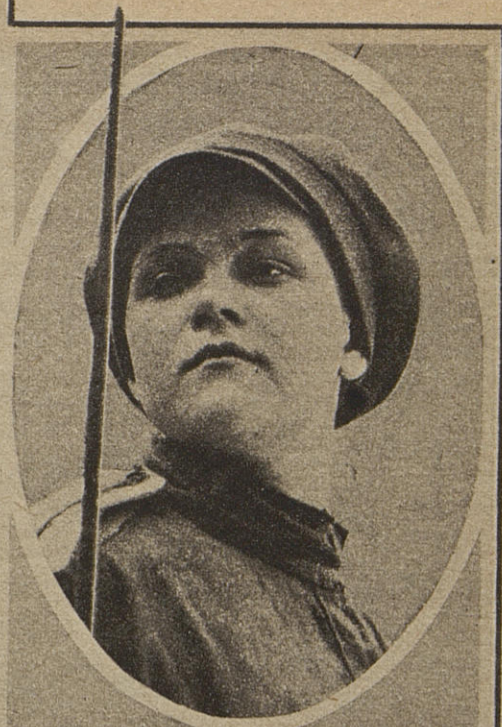


UNE SEMAINE DE GUERRE :

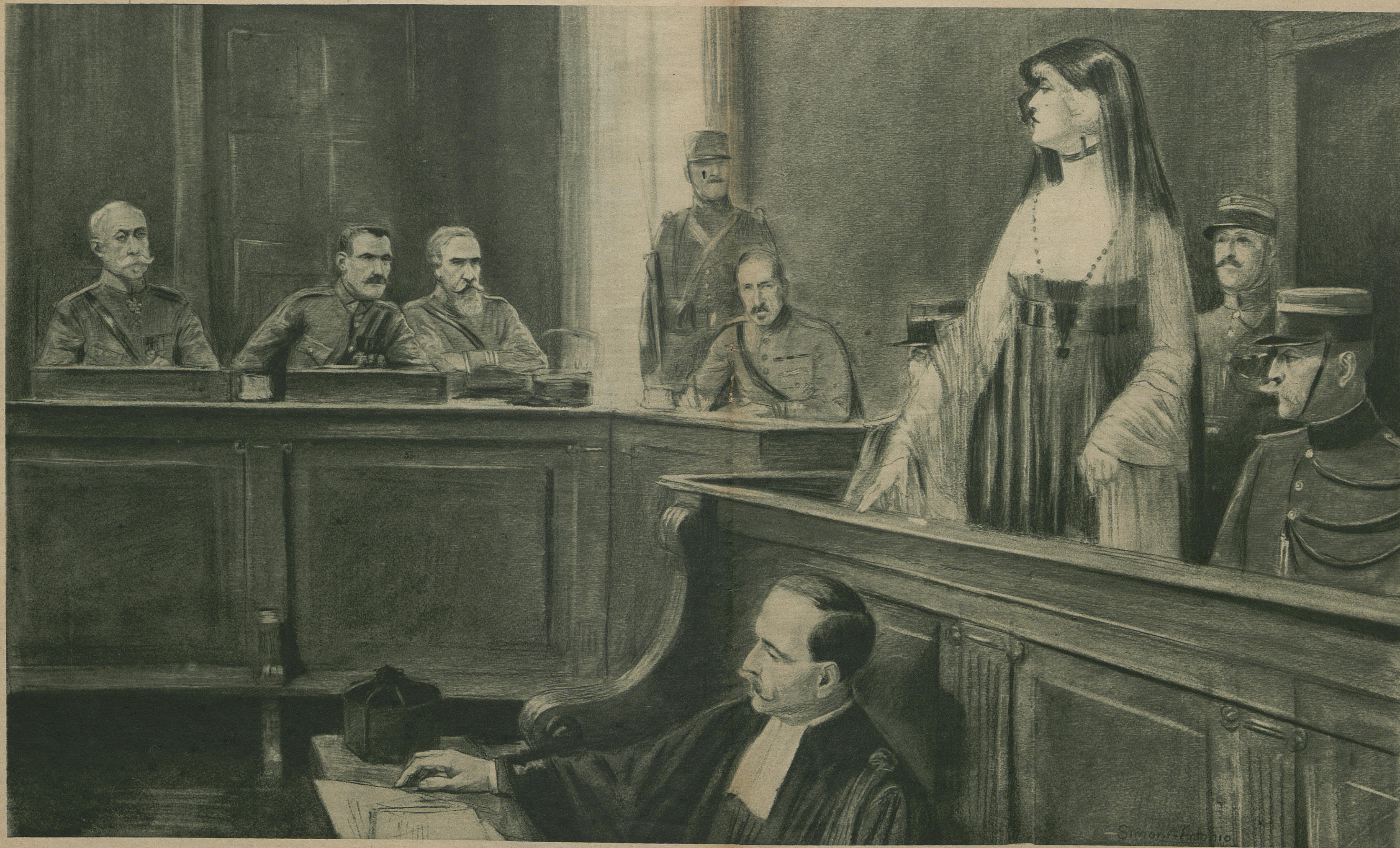
Du 8 au 14 août.

MERCREDI 8 AOÛT. — Les Russes attaquent vigoureusement sur l'Zbrucz.
JEUDI 9. — M. Bastly député et maire de Lens, rentre de captivité.
Tamponnement à la gare d'Orsay, à Paris : 3 morts.
VENDREDI 10. — L'offensive reprend en Flandre — M. Charles Chauvet devient ministre de la marine.
SAMEDI 11. — Les lieutenants Beaumont et Mézergues vont bombarder Francfort sur le Mein.
DIMANCHE 12. — Des avions allemands bombardent la ville anglaise de Southend : 32 tués.
LUNDI 13. — L'état de siège est proclamé en Espagne provoqué par les mouvements ouvriers.
MARDI 14. — M. Poincaré va sur le front italien remettre la croix de guerre et la médaille militaire au roi Victor Emmanuel III.

VIENT DE PARAÎTRE :
LE 1^{er} VOLUME DE
La Guerre Aérienne Illustrée
(DE NOVEMBRE 1916 A MAI 1917)
Magnifique Volume grand in-4°, 384 pages,
650 illustrations, 24 hors-texte en héliogravure.
Reliure percaline bleue, inscriptions or.
Le Volume : 18 fr. franco France (col. et Etr. port en plus)
L'ÉDITION FRANÇAISE ILLUSTRÉE, 30, rue de Provence, PARIS



« Nous allons au front combattre pour notre patrie parce que nous ne pouvons supporter de la voir déshonorée. Nous allons mourir toutes, mais nous aurons donné un exemple aux hommes et nous espérons qu'ils sauront le suivre! » Voilà ce qu'a dit à Mrs Pankhurst, la célèbre suffragette anglaise, qui était venue la voir, Mme Botchkavera, la « colonelle » du Bataillon de la Mort, qui a été blessée à Smorgon. On sait que deux cents femmes russes, toutes des intellectuelles, se sont enrôlées et, pour leur baptême du feu, le 26 juillet, elles firent plus de cent prisonniers allemands dont deux officiers.



L'ESPIONNE

Ce n'est qu'après la guerre qu'on pourra constituer au long l'histoire de ce véritable bataillon de femmes que l'Allemagne mobilisa pour une exécrable et basse besogne d'espionnage. Fleurs éclatantes de tables

d'hôte, belles d'une beauté souvent vulgaire mais qui troubla bien des cœurs, elles jouèrent de leurs charmes pour se glisser dans l'intimité de ceux qui pouvaient savoir. En voici une, et non des moindres, devant

ses juges. Malgré toutes les preuves qu'on a accumulées contre elle, l'Espionne fait tête malgré tout, nie l'évidence et essaie encore une fois d'impressionner ceux qui vont la juger et qui sont des hommes... Peine

perdue : dans leur âme et conscience ils l'ont condamnée à mort, et l'Espionne écontera tout à l'heure la terrible sentence. Mais jusqu'à l'aube suprême elle croira à sa puissance de sirène pour échapper au châtiement.

LE POINT DE VUE DE TOTO

« Toto ! je te préviens que si tu renverses cette lampe, tu seras fouetté ! »

C'est accompagnée du prestige de ces paroles sacramentelles qu'avant la guerre, la lampe en question fit son entrée dans le salon.

Maman en rêvait : pour l'acheter, elle mettait de côté, depuis deux ans déjà, les cadeaux, en espèces de tante Clémentine. Aujourd'hui le rêve était réalisé.

La lampe était grande et mince, trop mince, hélas ! En porcelaine de Chine d'une délicatesse... d'une transparence !... Et elle reposait sur une table à trois pieds, élégante, légère, légère !!! La lumière qu'elle donnait était si douce !...

« Mais tu m'entends, Toto ! Ne t'avise pas d'y toucher ! »

Pour l'instant, Toto n'en éprouvait pas la moindre envie... Mais elle était si jolie cette lampe ! et surtout si bien placée ! juste à la bonne hauteur. Il suffisait d'étendre sa petite main sale...

Oh ! toucher ces fleurs peintes qui changeaient de couleur lorsque l'ampoule électrique masquée s'allumait à l'intérieur ! Tâter, ne fût-ce qu'un instant, ces petits bonshommes chinois qui vous grimâçaient à la figure !... Palper cette porcelaine en forme de champignon, et qui, le soir, semblait un jouet de contes de fées !!!

De jour en jour, le cercle concentrique que Toto décrivait autour de l'objet interdit se rétrécissait.

Si seulement maman ne lui avait pas fait tant de recommandations !!! Si seulement on ne lui avait pas défendu si expressément de toucher !!! Tout le mal venait de là.

Et pourtant, il n'avait pas envie d'être fouetté. C'était un fait !... Mais un autre fait que Toto pressentait avec une netteté troublante c'était qu'il la toucherait, la lampe ! Il ne savait pas quand, ni comment, mais il savait que ça viendrait un jour ou l'autre... et qu'elle tomberait... et... la suite lui faisait froid dans le dos !!!

❖ ❖

Survint la guerre. Toto, loin d'en saisir le sens tragique, lui était au contraire très reconnaissant de ce qu'elle changeait délicieusement ses habitudes et le cours de ses pensées.

Dans l'excitation première de cette chose qu'il ne comprenait pas, mais dont l'atmosphère excitante l'imprégnait, la lampe elle-

même fut oubliée au milieu des idées séduisantes de canons et de Boches.

Papa mit son uniforme et s'en alla. Comme maman pleurait, grand-père aussi, Toto se mit à pleurer pour faire la même chose, mais sans conviction.

Toto, lui, d'habitude pleurait quand on le punissait, ou quand il se faisait mal en tombant, ou encore quand Léonie marchait trop vite dans la rue. Mais rien de tout cela n'était arrivé... Alors ?

Pour Toto, la vie reprit peu à peu son cours normal, à part l'absence de papa et sauf que les bazars vendaient infiniment plus de soldats de plomb.

Et puis, tout le monde, à la maison, était moins gai. La guerre, selon Toto, c'étaient les yeux rouges de maman, qui semblaient éclairés par en dedans comme la lampe chinoise près de laquelle elle s'asseyait sur le divan, une lettre en main.

C'étaient les sourcils de grand-père, éternellement froncés au-dessus de son journal, et sa grosse voix s'écriant : « Ça ne va pas, non d'un chien ! Ça ne va pas du tout !!! »

A ces moments-là, si Toto avait le malheur de désobéir ou de faire une bêtise quelconque, toutes choses délicieuses en soi et que les grandes personnes réprochent uniquement parce qu'elles en ignorent la saveur, il était puni sans merci ou giflé sans phrase.

❖ ❖

Ce jour-là il pleuvait ; le ciel noir vous écrasait.

Maman était sortie.

Dans le salon, grand-père marchait de long en large d'un pas saccadé en marmottant des choses que Toto comprenait mal : « Un nouveau 70... Voir ce spectacle deux fois !... Bon ! Dieu !... »

Pauvre Toto s'ennuyait à mourir.

Caroline était partie au marché ; Léonie faisait les chambres à fond... Grand-père paraissait furieux et notre Toto, livré à lui-même, cherchait à se distraire.

Etat d'esprit funeste s'il en fut !...

Alors une idée diabolique lui passa par la cervelle... La lampe ! C'était le cas ou jamais !. Le cas de faire quoi ? Toto n'en savait rien lui-même, mais il sentait que c'était le cas ; personne ne s'apercevrait de rien. Grand-père tournait le dos... Jamais il ne retrouverait une occasion pareille !...

A pas de loup, Toto s'approche de l'objet et

regarde. Par habitude, il n'ose pas toucher, et puis au fond, il a moins envie de jouer avec la lampe que de faire une bêtise !

C'est avec une certaine angoisse qu'il avance ses petits doigts. Mais il n'y a que le premier pas qui coûte. Après avoir effleuré timidement, il s'enhardit peu à peu, et c'est ensuite avec volupté qu'il tripote, caresse, tapote, appuie, mouille avec son index, essuie avec son tablier, soulève... Toto n'y comprend rien ! Elle est très solide cette lampe !... Qu'est-ce que maman lui a donc raconté ?

Ce qui amuserait Toto, ce serait de voir ce qu'il y a dedans, ce qui éclaire !!! Mais comment faire ? Toto monte sur le divan pour être plus à son aise. Il est si absorbé dans sa besogne qu'il ne s'est aperçu de rien ; ni de ce que la clef de la porte d'entrée a tourné dans la serrure, ni de ce qu'appelé soudain par maman, grand-père a quitté le salon en coup de vent ; ni de ce qu'à côté, dans l'anti-chambre, on lit à haute voix... ni de ce que grand-père embrasse maman avec des larmes dans les yeux... ni de ce qu'on a sonné Caroline et Léonie pour leur annoncer qu'il y avait une grande victoire... Que les Allemands étaient refoulés à plus de vingt kilomètres ; que Paris était sauvé !... On s'embrassait dans les rues !...

Boum !... Boum !... Patatras !...

Tout le monde se précipite d'un coup dans le salon où la lampe chinoise git à terre en mille miettes.

Toto est pâle comme le marbre ; ses oreilles lui bourdonnent ; sa tête est serrée comme dans un étau ; ses fesses le cuisent à l'avance... Il n'ose pas regarder... il attend l'orage...

Maman fonce sur lui et l'enlève dans ses bras. « Mon mignon. Comme tu as dû avoir peur !... »

Elle l'embrasse joyeusement ! dix fois de suite ; une fois pour papa ! une autre fois pour le général Joffre ! et encore ! et encore ! Elle embrasse en lui toute la France victorieuse.

Jetant à peine un coup d'œil de regret à feu la lampe chinoise elle commande : « Caroline, vous ramasserez bien tous les petits morceaux pour que Toto ne se coupe pas ! » et, avec grand-père, une pile de journaux sous le bras, elle va boire son thé dans la salle à manger.

Toto, lui, reste debout à la même place, pétrifié d'étonnement !... incapable de comprendre ou de penser. Mais se demandant confusément si sa maman n'est pas devenue un petit peu folle !!!

PAUL COUDRAY.



CAVALIERS DE FRANCE

Tous ceux-là qui appartinrent à la cavalerie, ou qui lui appartiennent aujourd'hui qu'elle est appelée à reprendre dans les derniers actes du drame de la guerre le rôle que la rapide stabilisation des fronts ne lui permit pas de jouer en août et septembre 1914, voudront lire ce livre où le capitaine Langevin, soldat et écrivain de race, en des pages rapides, directes, vivantes et sobrement passionnées, a dit l'héroïque chevauchée protectrice qui mena de Charleroi à la Marne et de la Marne à l'Yser, cette cavalerie française riche déjà de tant de gloire. *Cavaliers de France* est de ces livres-

témoins que les historiens consulteront un jour. Mais avant d'être interrogé par eux, il sera lu par tous les Français qui, certains de l'héroïsme des nôtres, ignorent cependant quelles hautes missions de sacrifice eut à remplir la cavalerie française et ne comprennent pas pourquoi au lendemain des victoires qu'ils avaient préparées, les cavaliers de France ne furent pas mis à cet honneur d'être célébrés qu'ils avaient pourtant, eux aussi, largement payé de leur sang.

Ce livre est illustré de cinquante dessins à la plume ou au crayon de Gérard Cochet, un illustrateur d'avenir.

Un vol. in-18 : 3 fr. 50.

L'Édition Française Illustrée, 30, rue de Provence, Paris.

M. VIOLLETTE NOUS OFFRE LA CARTE DE PAIN



LA BONNE FRANÇAISE
300 gr. de pain par jour + 125 gr. de farine par semaine.



LE GROS MANGEUR
500 gr. de pain + 200 gr. en supplément.



LE TRAVAILLEUR DE FORCE
500 gr. + 200 gr. + 200 gr.



DE 3 A 6 ANS
300 gr. par jour.



LA RATION QUOTIDIENNE
500 gr. de pain par personne.



JUSQU'A 3 ANS
300 gr. de pain + 50 gr. de farine.



AU RESTAURANT
Un morceau de pain pour 5 centimes.



M. VIOLLETTE

A partir du 15 octobre, les Français, qui ont déjà la carte de sucre et celle de charbon, seront dotés par les soins du ministre du ravitaillement d'un carnet de pain. Fini le pain complet si noir et si pen cuit auquel nous avions dû nous résigner pour faire la soudure : nous aurons du pain presque blanc en même temps que finiront les jours sans viande. Mais il faudra s'habituer à un rationnement d'ailleurs très large et très bien compris que commande la prudence. Et nous devons nous y soumettre avec l'autant de bonne grâce qu'il est avéré que c'est au peuple qui aura su conserver sa dernière croûte de pain qu'appartiendra la victoire.

J'ai vu.

UNE ÉVASION EN ALLEMAGNE

Cela se passe au cœur de la vieille Allemagne, si vous le voulez dans le Brandebourg ou l'apre Poméranie reculée, où cette race de Huns eût son berceau.

Ils sont douze prisonniers, douze Français, à mourir de mauvais traitements et de nostalgie au milieu de tout le peuple des baraques légères du camp.

On les a pris, il y a un an et plus, dans le Nord, quelque part où l'on se battait fermé ; on les a emmenés à pied jusqu'à Dinant ; ils ont fait ainsi vingt-cinq kilomètres sans manger ni boire. En face d'un endroit qu'on appelle la Roche-Bayard, ils sont restés trois jours, attendant le repas qu'un officier allemand leur avait promis en ces termes :

— Asseyez-vous, messieurs, sur le bord de la route ; on va vous servir le repas de notre armée.

Ils n'ont plus revu l'officier, et c'est une femme du pays qui partagea son pain avec eux. Ils ont marché encore ; puis, d'une dernière petite ville belge, un train à bestiaux les a promenés de gare en gare, les

montrant à la population allemande qui vociférait. A Posen, ils sont restés cinq mois en plein champ, s'aidant de leurs gamelles pour creuser des abris. Autour d'eux, un large fossé, des fils de fer barbelés traitreusement dissimulés sous des ronces ; pour gîte, deux couvertures et une botte de paille pour quatre hommes ; comme nourriture, des pois chiche, du thé, une bolée de maïs ou d'orge. Ils sont 14 000 à subir le déprimant régime. — Mais pourquoi la rage allemande s'est-elle accrochée féroce à ces douze ?

Vers février, on sépare le camp ; ils sont dirigés sur R..., le plus loin possible, comme on éloigne la peste. Ici, tout est organisé ; rien ne manque, pas même le poteau d'exécution. Les plus instruits doivent s'inscrire. Ils descendront dans les mines. Nos douze font partie de l'équipage de nuit... Mais ils se sont compris, de tout leur désir de liberté inscrit dans leurs yeux. Patiemment ils combinent, déjouent les surveillances, soudoient la lourdeur de leurs cerbères. L'orga-

nisation de leur plan dure *près d'un an* ! Et voici qu'ils touchent au port. Leurs habits matriculés échangés contre des habits civils, d'amples provisions en poche, un soir, ils s'échappent, refermant l'issue révélatrice. Au matin, la ronde de service découvre l'évasion. Les ordres d'arrestation sont dépêchés dans les gares, aux octrois, dans les villes. Un par un, les douze sont repris, les derniers à 100 kilomètres de K... Mis en cellule, l'interrogatoire commence, lorsqu'en balayant, une planche de leur baraque se disjoint sous l'œil d'un « landsturm ». L'alarme donnée on sonde le puits mystérieux par où vient comme un souffle d'air ; à la plongée on explore maintenant une « galerie de 75 mètres de long, 85 centimètres de haut et 70 centimètres de large, dans la direction est », diront les pièces du procès...

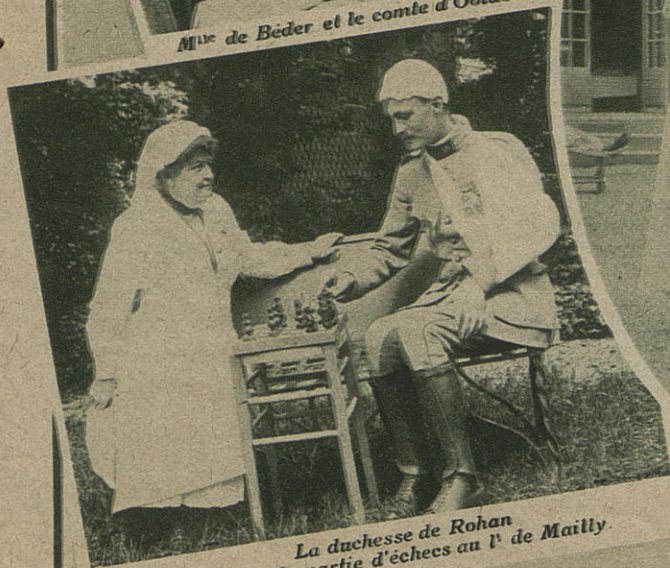
MICHEL ANNEBAULT

(A suivre.)

A L'HOPITAL DE ROHAN



M^{lle} de Béder et le comte d'Obidos.



La duchesse de Rohan faisant la partie d'échecs au l^r de Mailly.



La générale Cabaud soutenant un blessé.



La duchesse de Rohan prenant la température.



Comtesse de Rohan-Chabot, marquise de Modène, et duchesse de la Tour d'Anvergne.

Tandis que le duc de Rohan, membre du Parlement, se battait sur le front où il devait trouver une mort glorieuse, la duchesse donataire de Rohan transformait en hôpital son hôtel du boulevard des Invalides. Sous le titre d'hôpital complémentaire

G V. 81 et sous la direction du médecin chef Bayrac, l'hôtel de Rohan a vu passer, depuis août 1915, de nombreux blessés qui ont reçu les soins d'infirmières volontaires parmi lesquelles se trouvent les plus grands noms de la société parisienne.

J'ai vu.

M. CHARLES CHAUMET MINISTRE DE LA MARINE



A Monastir, avec le prince de Serbie et le général Sarrail.



M. J. L. Dumesnil.



Pour remplacer l'amiral Lacaze au ministère de la marine, M. Ribot a fait appel à M. Charles Chaumet. Nul plus que le député de Bordeaux n'était plus qualifié pour occuper ce poste si important de la défense nationale. Président de la commission de la marine, M. Chaumet n'a pas cessé d'en diriger les travaux, se rendant à Gallipoli, puis jusqu'à Monastir pour s'assurer par lui-même de tous les détails du ravitaillement par mer de notre corps expéditionnaire.



Pagéol

Énergique antiseptique urinaire



L'OPINION MEDICALE :

Il suffit donc pour seul et unique traitement par la nouvelle méthode, de prendre, au début de chaque repas, jusqu'à complète guérison, de 15 à 20 capsules de Pagéol dans les 24 heures; quantités qui s'abaissent des deux tiers dans les états chroniques. Les résultats ne se font pas attendre; ils sont tels que, vraiment, il serait bien difficile de vouloir exiger davantage, et qu'il paraît tout à fait impossible de pouvoir véritablement faire mieux.

D^r HENRI LABONNE,
de la Faculté de Paris, licencié en sciences,
médecin spécialiste à Marseille.

Laboratoires de l'Urodonal, 2, rue de Valenciennes, Paris. La demi-boîte, franco 6 fr. 60; la grande boîte, franco 11 francs.

GYRALDOSE

pour les soins intimes de la femme

L'OPINION MEDICALE :

« En résumé, nos conclusions, basées sur les nombreuses observations qu'il nous a été permis de faire avec la Gyraldose, font que nous conseillons toujours son emploi dans les nombreuses affections de la femme, tout spécialement dans la leucorrhée, le prurit vulvaire, l'urétrite, la métrite, la salpingite, et en toutes les circonstances le médecin devra se rappeler l'adage bien connu : « La santé générale de la femme est faite de son hygiène intime. »

D^r HENRI RAJAT,

Dr. en sciences de l'Université de Lyon

Chef du Laboratoire des Bacteries Civiles.

Directeur du Bureau Municipal d'Hygiène de Vichy.

Préparée dans les Laboratoires de l'Urodonal et présentant les mêmes garanties scientifiques.



Exigez la forme nouvelle en comprimés rationnelle et très pratique.

J'ai tout essayé, mais le meilleur produit, c'est la GYRALDOSE.

Etabli. Chatelain, 2, rue Valenciennes, Paris, et toutes pharmacies, la grande boîte, 100 fr. les 4 boîtes, 22 francs.

A TRAVERS LES MARÉCAGES DU CHAMP DE BATAILLE PRÈS DE SAINT-JULIEN



Blessés canadiens se rendant à Bligthy.

Un régiment anglais descendant des tranchées de Monchy-le-Preux.

Toute l'artillerie allemande avait concentré le feu de ses batteries sur les flancs de l'armée britannique : Saint-Julien sitôt repris a été effroyablement marmité et nos alliés ont supporté sans broncher le déluge de mitraille qui venait s'ajouter à celui du ciel. Grelottants, les vêtements ruisselants d'eau collés aux épaules, culottés de boue et de fange, Australiens, Canadiens, Ecossais, Gallois, Irlandais descendaient des tranchées. Marchant avec peine enfonçant jusqu'aux genoux, ils se raidissaient pour passer devant leur général à qui l'un d'eux, sortant des rangs, demanda : « Quand recommençons-nous ? »



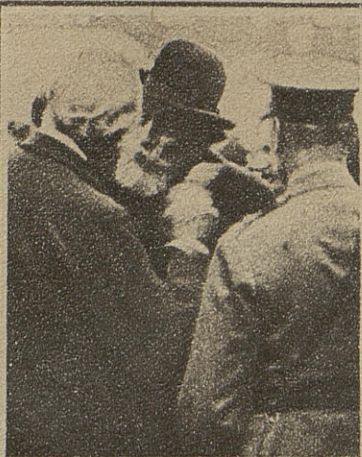
Un Anzac et un prisonnier allemand

J'ai vu.

EN MARGE DE LA GUERRE



M. Hudelo, préfet de police, inaugure le concours Lépine, au Jardin des Tuileries.



A Londres M. Balfour recevant à Charing Cross M. Ribot venu pour la conférence des Alliés.



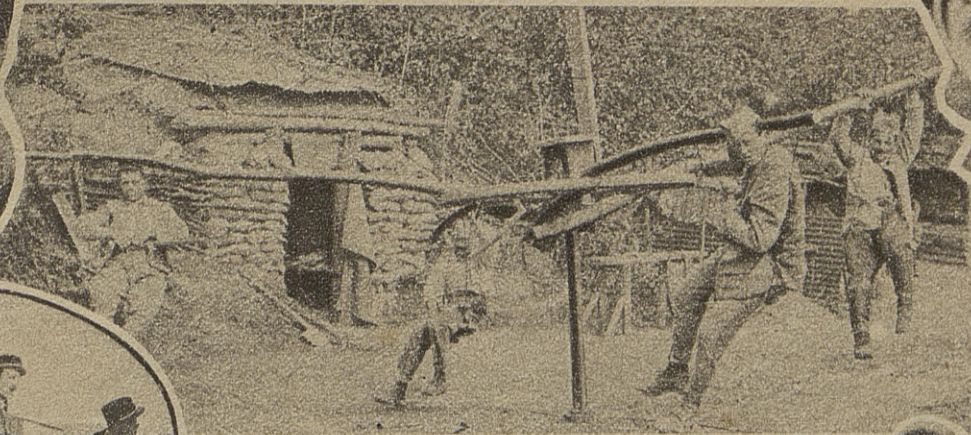
M. Viviani et le Dr Henri de Rothschild sur le front.



M. Basly, député et maire de Lens qui vient de rentrer en France.



Le député socialiste Destrée, qui devient ministre de Belgique à Petrograd.



Dans un camp d'entraînement, près du front où ils sont, les soldats américains nouvellement débarqués en France s'amuse sur un manège de poilus.



Dans une escadrille d'aviation le lieutenant observateur Decoin, l'adjudant Vitalis et le maréchal des logis Louis Serpelle (à droite).



Après être resté trois ans avec ses administrés et les avoir protégés contre les Allemands, le maire de Lens arrive à Paris avec M^{re} Basly.



La motoculture à l'École de Grignon.



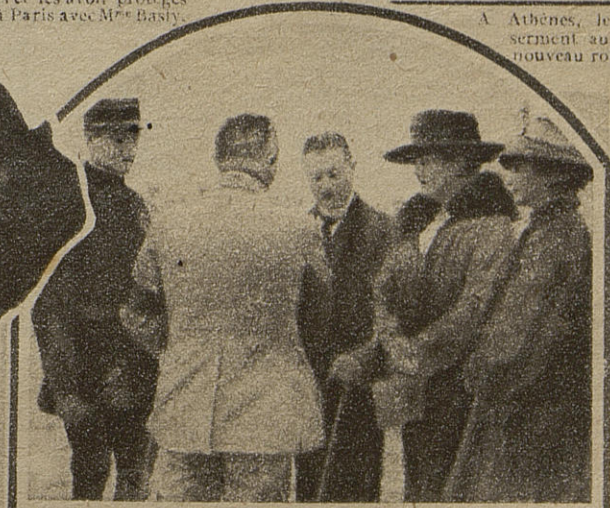
A Athènes, le serment au nouveau roi.



En Champagne, dans les tranchées, le colonel Messimy (+), ancien ministre, commandant une brigade de chasseurs.



M. Almereyda, directeur du Bonnet Rouge, inculpé de commerce avec l'ennemi.



Le général Franchet d'Espèrey félicitant les parents du capitaine Guynemer après une récente victoire du célèbre as.

J'ai vu.

NOUS AURONS DU CHARBON CET HIVER



Le chargement d'un charbonnier dans un port américain.

Certes, l'institution de la carte de charbon permet d'envisager avec plus de sérénité que l'an dernier les frimas de l'hiver, car le rationnement assure chacun d'avoir sa part de combustible et ruine les lâches combinaisons des accapareurs. Mais c'est surtout aux marins, aux transports alliés anglais et américains, aussi bien qu'aux navires français, que nous devons de pouvoir nous chauffer et surtout alimenter nos usines de guerre. Les Allemands ont beau occuper encore nos bassins houillers les plus riches, le charbon arrive en quantités énormes, se moquant des pirates sous-marins. Le principal, c'est qu'on n'arrête pas de construire des navires.